



PROCESSION de la fête Dieu



Transformation des représentants des pouvoirs civil et militaire en labins de sacristie.

ABONNEMENT :

Un an fr. 5 00

Franco par la Poste

Bureaux

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :

Six mois fr. 2 75

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Les Associations libérales

L'Echo du Luxembourg, un journal archidoctrinaire, atteint subitement d'un accès de sincérité, nous donne, en ces termes, son appréciation des Associations libérales de province :

Que l'on remarque bien que c'est par euphémisme que nous disons « Associations », car celles-ci ne sont qu'un mythe et n'existent généralement que sur le papier. Le rôle principal de ces Associations se résume à peu près en ceci : quelques semaines avant le scrutin, les hauts bonnets du parti se réunissent, prononcent un « discours magnifique », puis le candidat est nommé par acclamation. Immédiatement, on se met à travailler, à chauffer, à bloquer l'élection. Malheureusement, on subit bien souvent le sort de certains étudiants universitaires qui, ne faisant rien du tout pendant l'année, bloquent quinze jours avant l'examen et deviennent acquéreur d'un cylindre de haute dimension.

Ce n'est, hélas ! que trop vrai et, en ce qui concerne Liège, notamment, cette image de l'Association libérale est frappante de vérité.

Ici, en effet, ce n'est vraiment que sur le papier que l'Association prétendument libérale existe. Jamais cette société ne s'est occupée de faire la moindre propagande. Jamais une conférence, un meeting n'ont été organisés par elle. Un jour, cependant, elle a créé, sous le titre de *Petit journal libéral*, un organe de propagande destiné aux campagnes, mais cet effort était sans doute au-dessus des forces de l'Association et elle vient de lâcher le *Petit journal libéral*, toute propagande dans les campagnes étant sans doute jugée inutile en présence de la minime majorité dont disposent les cléricaux et de l'enthousiasme du pays pour la politique libérale !

Cette dernière signification de l'approche des élections. Elle fait alors prononcer un « discours magnifique » contre l'arrogance sacerdotale par un gros bonnet quelconque — qui a passé sa vie à lécher les pantoufles des évêques — et tout est dit. L'élection passée, tout retombe dans la torpeur ; l'Association libérale, moins éveillée encore que les marmottes, s'endort, non pour une saison, mais pour une année.

Et les mandataires de l'Association sont tellement faits à cette vie tranquille, ils ont si bien contracté l'habitude de ne se montrer aux électeurs qu'une fois — pas plus — à la veille de chaque élection, qu'ils refusent avec hauteur de se rendre à une seule réunion supplémentaire organisée, cependant, par des amis politiques, dont ils ont besoin pour être élus.

C'est le système d'engourdissement politique poussé à ses dernières limites.

Jusqu'à présent, M. Frère-Orban, l'inventeur de cette politique, n'a pas eu trop à s'en plaindre, seulement les mauvais jours pourraient bien être proches. Il est à présent à Liège un grand nombre de citoyens qui, fatigués de cette politique énervante, sont bien prêts de se désintéresser des affaires publiques, et si les progressistes continuent à se laisser mener par les doctrinaires, s'ils ne prennent pas en mains la direction du parti en lui donnant une impulsion énergique dans le sens démocratique, on pourra voir, plus tôt qu'on ne le croit, Liège, l'ancien boulevard du libéralisme, tomber au niveau de Gand et de Charleroi.

La liberté de conscience.

Ils triomphent — et bruyamment — les cléricaux.

La fête Dieu leur procurait une occasion de montrer à quel point ils sont « nos maîtres ». Ils l'ont saisie aux cheveux.

Jamais au grand jamais on n'a vu autant de troupes à la procession. Toutes les armes étaient représentées. Il y avait de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie — celle-ci sans ses canons, ceux de l'Eglise seuls étant utilisés en cette circonstance.

On ne peut plus dire, cette fois, qu'il s'agissait d'une simple escorte destinée à faciliter la circulation de la procession et c'était bien une escorte d'honneur que l'on accordait à une manifestation religieuse. Il y avait des soldats partout. Les uns en tête du cortège, les autres formant la haie, à côté des porte-cierge. Derrière les bannières et au beau milieu des processionnaires, des officiers, en grande tenue, marchaient, l'épée nue.

Des libres-penseurs — peut-être même

aussi des juifs et des protestants — ont été ainsi forcés de participer aux cérémonies d'un culte qui n'est pas le leur et de se livrer à des simagrées qu'ils trouvent grotesques.

Les catholiques maîtres d'une énorme majorité allaient — selon le mot d'un de leurs chefs — étonner le monde par leur modération. Franchement, cette modération paraît peu visible et si c'est en étrangeant — avec autant d'ostentation — la liberté de conscience qu'ils entendent se montrer modérés, les catholiques ne prouveront qu'une chose : c'est qu'ils sont encore plus calottins que les doctrinaires !

AVIS IMPORTANT

Nous croyons devoir faire remarquer à nos lecteurs que le prix de l'abonnement au FRONDEUR est réduit dans de notables proportions. Il n'est plus aujourd'hui que de

CINQ FRANCS

pour un an et de

Deux francs soixante quinze centimes

pour six mois.

Nous prions instamment les personnes à qui nous envoyons le Journal à l'essai de bien vouloir le renvoyer si elles ne désirent pas s'abonner.

Elle est bien bonne !

La ville de Bruxelles, en Brabant, vient d'être mise sans sus-dessous par une fumisterie de fort calibre.

Des carabins en goguette ayant imaginé d'aller déposer dans un corridor deux bras et deux jambes provenant de l'amphithéâtre de l'Université, il n'en a pas fallu davantage pour affoler toute la population de Bruxelles, magistrats et médecins en tête. Quant aux journaux, ils ont été tout bonnement sublimes. Ça été, entre les reporters bruxellois, un steelpe cheese merveilleux. Chacun y allait de son petit détail. L'un découvrait, rue d'Or, le domicile probable de la victime. L'autre déclarait que l'assassinée ne pouvait être qu'une modiste. Peu s'en est fallu, même, qu'à la seule inspection des tibias de « l'infortunée créature » un journaliste ne crut pouvoir affirmer que la dite créature appartenait à la religion juive !

Ce n'est que deux jours après, quand on eut découvert sur les membres « de la victime » la marque que l'on fait à l'hôpital, sur les pièces anatomiques, que l'erreur a été reconnue.

Evidemment, cette plaisanterie n'a rien d'extraordinaire et n'est point neuve. Mais ce qui est extraordinaire c'est l'entrain avec lequel magistrats et médecins ont coupé dans le pont.

Ce que, avant qu'il ne fut prouvé qu'on se trouvait en présence d'une fumisterie de haut goût, magistrats, médecins et journalistes ont fait, à propos du prétendu crime, des remarques d'une hilarante sagacité, est incroyable. Sur ces deux jambes et sur ces deux bras, tous ont établi les conjonctures les plus étonnantes. Les médecins surtout ont été très bons.

Les articles des journaux parus le lendemain du crime méritent d'être reproduits, à titre d'arguments en faveur de l'infailibilité de la science et de la candeur gobeuse de la magistrature.

En voici au hasard quelques extraits :

D'après l'avis de M. Pollaert, ils appartiennent à une femme âgée de trente-cinq ans environ. M. le docteur Stienon, appelé quelques minutes après son confrère, donna un avis semblable en ajoutant que, d'après lui, la mort, au moment de la découverte des débris, devait remonter à douze heures.

Notez qu'il s'agissait d'un vieux cadavre ayant déjà fait son stage à l'hôpital. Mais voici plus fort :

D'après une nouvelle constatation, les débris exposés au commissariat ont certainement été lavés : en effet, en les examinant bien, on remarque qu'aucune bavure, qu'aucune souillure même ne tache la peau de ces membres coupés.

D'après M. Stienon, médecin légiste, le haut d'un des bras porte de traces de coupures qui, par leur aspect, prouvent la vitalité de la victime au moment où elles ont été faites.

On découpe donc les vivants à l'hôpital de Bruxelles.

Les attaches des poignets sont fines, les bras sont blancs et bien formés ; près de l'épaule, au bras droit, se trouve une ecchymose bleuâtre, entourée d'une égratignure assez profonde, ce qui laisse croire qu'une lutte a dû s'engager entre l'assassin et sa victime.

Les jambes, chose étrange, sont beaucoup plus maigres que les bras.

Parbleu ! Elles n'appartiennent pas au même cadavre.

D'après l'avis des médecins, toujours, la séparation des membres est très « proprement » exécutée ; elle doit avoir été faite par quelqu'un ayant l'habitude de manier les engins de boucherie, car les os sont très régulièrement séparés.

LES PREMIÈRES RECHERCHES

Pendant que, vers onze heures et demie, les médecins faisaient leurs premières constatations, M. Crable sans perdre de temps et avec beaucoup d'intelligence, M. Crable, disons-nous, faisait envoyer, dans tous les environs de l'endroit où le sac avait été trouvé, des patrouilles chargées de rechercher si aucun indice ne pouvait mettre la justice sur les traces des auteurs du crime supposé.

Ces recherches ne furent pas vaines. En moins d'une heure de temps, on faisait les importantes découvertes dont voici la mention :

1^o A l'angle de la rue Fonsny et de la rue de Danemark : un corset de femme, en satin noir, bordé de soie jaune pointillée. La taille du corset est bordée d'une petite dentelle blanche.

2^o Rue de Danemark une taille en mérinos noir, doublée en étoffe grise et bordée d'un col de velours noir garni d'une rangée de grosses perles en jas ;

3^o Dans un terrain vague : un jupons en mérinos bleu, garni de volants et de plissés ;

4^o A l'angle de l'avenue du Roi et de la rue Bethlehem une tournure en étoffe noire, rayée de bandes verdâtres et munie d'un long cordon rouge.

On le voit, si fuyards il y a eu, ils ont dû se diriger du côté d'Uccle ou de Forest.

Le parquet, représenté par M. Willemaers, procureur du roi, son substitut, M. de Hoon, et M. Charles, juge d'instruction, assistaient à ces recherches et, d'après une enquête faite par ces messieurs toujours accompagnés de M. Crable, on parvint à établir que, vers l'heure à laquelle la femme a dû être assassinée, elle se trouvait dans ces parages.

Le matin, vers huit heures, on interrogeait un boucher qui habite dans les environs et dont la femme, avec laquelle il se disputait fréquemment, avait disparu depuis quelques jours.

Le boucher a prouvé depuis la parfaite existence de sa moitié et on ne la pas autrement inquiète.

C'est heureux, vraiment, car si, par un malheureux hasard, la femme du boucher avait quitté son mari sans lui laisser son adresse, le boucher était bel et bien arrêté et fourré provisoirement en prison, jusqu'à ce que la magistrature voulut bien avouer s'être trompée — ce qu'elle aurait fait le plus tard possible et de fort mauvaise grâce.

Tout cela, nous le répétons, ne constitue qu'une farce à laquelle on ne doit guère s'arrêter ; mais ce qui mérite d'être signalé, c'est la jobardise de ces gens qui ont pris pour un crime une mauvaise blague de carabins.

Que penser de ces médecins, qui trouvent que les coupures — faites sur un cadavre — prouvent la vitalité de la victime au moment où elles ont été faites ? Et la mort remontrant à douze heures ?

Et ces membres, si bien lavés, ces sections, si bien faites — par un boucher ! — ne montraient donc pas assez qu'il ne s'agissait pas d'un crime !

Et ces magistrats qui, ramassant le long de la route, un corset, un faux-cul, un jupon et une taille, ne se disent pas qu'on se moque d'eux et croient naïvement que les assassins, se dirigeant vers Uccle, ont semé sur la route les vêtements de la victime — comme petit Poucet semaient de blancs cailloux pour retrouver son chemin !

Vrai, Messieurs, les magistrats et médecins plus ou moins légistes, vous êtes d'une jolie force et si nous rions en pensant à la facilité avec laquelle vous vous laissez mettre dedans par de mauvais farceurs, nous ne pouvons nous empêcher de frémir en songeant que chaque jour notre liberté et notre honneur sont à votre merci et qu'en vous trompant comme vous venez de le faire, il vous suffirait d'être secondé par un jury d'imbéciles — ce qui se trouve — pour nous envoyer aux galères !

CLAPETTE.

Réclame en tout genre.

Il me tombe en ce moment sous la main un numéro de la *Meuse*, vieux de quelques semaines déjà, dans lequel se trouve un article annonçant que Madame Verellen a obtenu une audition à l'Opéra de Paris et qu'il est question pour cette artiste d'un engagement sur la première scène lyrique française.

Je ne suis pas l'ennemi d'une douce ré-

clame mais, franchement, je trouve celle-ci un peu forte.

La réclame est assurément une bonne chose quand elle reste dans le domaine commercial et industriel. C'est grâce à elle que plus d'un inventeur a pu faire connaître au public des découvertes dont tout le monde a profité, comme c'est grâce à elle également que les commerçants, forcés de lutter publiquement à coups de réclame ont dû ramener le prix de leurs marchandises à des limites raisonnables.

Seulement, autant la réclame d'un commerçant qui, vendant moins cher que d'autres, tient à faire connaître ses prix au public, est utile et légitime, autant est insupportable celle destinée à faire mousser un artiste médiocre, un politicien de troisième ordre ou un écrivain de pacotille, encensé par un petit clan de thuriféraires imbéciles.

Comme le faisait fort justement remarquer un grand journal parisien, *l'Événement*, le théâtre est en train de mourir de la réclame qu'exigent des artistes souvent sans talent. Si un nom s'épale en lettres gigantesques à la porte d'entrée, ce n'est pas celui de l'auteur, écrit toujours modestement et parfois même en caractères lilliputiens ; c'est le nom d'un acteur qui se prend tellement au sérieux qu'après avoir représenté sur les planches deux ou trois personnages russes, par exemple, il se croit obligé d'assister aux messes anniversaires célébrées en l'honneur du tsar Alexandre.

Et quelle lutte de vanité pour être nommé le premier sur l'affiche, pour avoir les lettres les plus grosses ! quels efforts pour obtenir une réclame quelconque dans un journal ou dans un livre !

Tout le monde a lu ces dépêches ridicules adressées par des impresari en voyage et annonçant que chaque soir la voiture de la diya était convertie de fleurs et traînée par des admirateurs en délire, ou que le baryton avait reçu avec une couronne de laurier la décoration de l'ordre d'un christ quelconque afin de lui faire trouver sans doute moins pénible son exclusion de la chapelle Sixtine.

En littérature, cela diffère peu. Il suffit d'avoir cent quinze lignes dans une feuille de chou dont l'unique numéro a été tiré à vingt-cinq exemplaires, pour se croire l'émule d'Alexandre Dumas ou Alphonse Daudet.

Et alors, comme on ne doute plus de rien, on y va carrément d'une œuvre filandreuse que l'on fait annoncer à grand fracas par tous les moyens dont on dispose.

Quand l'athéisme est usé, on change de conviction comme on change de chemise ; on passe sous l'ombre des bannières cléricales, quitte à revenir à ses premières amours si la dévotion ne donne pas ce que l'on en espère.

On cherche de nouveaux trucs, on invente de nouvelles formules. Le merveilleux est dépassé par l'incomparable. L'auteur prépare lui-même son petit boniment, que l'éditeur imprime et que les journaux publient comme un article digne de foi.

Sitôt le livre paru, on annonce la dixième édition. Pour le coup, l'auteur est passé maître ; mais on oublie de dire que souvent chaque édition comprend à peine cinquante volumes, sur lesquels les trois quarts pourrissent dans l'arrière-boutique des libraires.

La réclamomanie est tellement passée dans nos mœurs que les littérateurs les plus en renom ne la redoutent pas. On fait naître les occasions, on profite des moindres incidents, et les plus adroits savent transformer un événement qui au premier abord semble fâcheux en un tremplin sur lequel une œuvre ancienne reprend une nouvelle actualité.

Dans ce cas, il y a une excuse devant laquelle je m'incline. C'est le talent dépeché, c'est le labeur incessant, opiniâtre qui réclame une récompense toujours agréable à l'homme le plus modeste.

Et comme, sans réclame, la plus jolie perle resterait toujours inconnue dans son écrin, il faut bien de nos jours employer la grosse caisse même pour une œuvre maîtresse, digne de s'imposer elle seule à l'attention du public.

Le modèle du genre, en fait de réclame, est certainement le bruit que le moindre politique cherche à répandre autour de son nom.

Sur deux douzaines de discours prononcés par nos honorables, il y en a certainement les trois quarts dont l'utilité consiste à faire de la réclame à leur auteur.

On interpelle pour se faire de la réclame, on interrompt l'orateur pour avoir son nom imprimé.

Si j'avais l'honneur de faire partie d'une assemblée quelconque, je proposerais non pas le secret des séances, parce qu'alors le public pourrait croire que ses délégués lui volent son argent en s'amusant à débiter des calembredaines au lieu de songer aux affaires sérieuses, mais je demanderais la suppression du nom des orateurs, des interrupteurs, des rapporteurs, en un mot de tous ceux qui parlent, au bas de tous les discours, rapports et de toutes les interruptions.

On ne tarderait pas à voir les séances moins longues et remplies par un travail autrement sérieux.

Aussi, je m'empresse de reconnaître que ma proposition n'aurait aucune chance de réussir.

Et la réclame, que deviendrait-elle ? En attendant, je fais comme les autres. J'achète le livre tambouriné comme chef-d'œuvre et je regrette mon argent dépensé et le temps perdu à lire.

Sur la foi d'un immense succès, je vais me faire supplicier dans un théâtre, d'où je sors avec une humeur massacrante, après avoir eu cent fois envie de siffler un acteur détestable annoncé comme un Talma.

Enfin, après la lecture d'une admirable profession de foi, je me dis : Voilà mon homme. Je vote pour le candidat, et le lendemain de l'élection je m'aperçois qu'il est un peu plus mauvais que celui pour lequel je n'ai pas voté.

Alors je jure de ne plus jamais me laisser repincer ; mais, dès que paraît une nouvelle réclame plus affriolante et plus menteuse, je fais comme tout le monde et je mors à l'hameçon.

La Ligue des capacitaires

Un membre de la Ligue des capacitaires nous communique deux règlements imprimés de la dite société.

Le premier de ces règlements est celui qui a été adopté le 18 avril ; il a été adressé aux membres à la date du premier mai.

Depuis, aucune assemblée n'a modifié le règlement, mais, néanmoins, le dit règlement a été réimprimé. Seulement, il n'est pas précisément le même que l'autre.

L'article premier du règlement numéro 1 était ainsi conçu :

« La Ligue a pour but exclusif d'amener, dans le plus bref délai possible, la révision de l'article 47 de la Constitution.

« Les membres de la Ligue s'efforceront d'obtenir par les voies légales, l'adjonction des capacités aux cens.

« La Ligue appuiera surtout en temps d'élection les candidats qui s'engageront à travailler en faveur du but qu'elle poursuit. »

Quant au règlement n° 2, il contient les mêmes dispositions, seulement on (qui?) y a ajouté cette disposition :

« Les seuls moyens d'actions de la Ligue sont les suivants : conférences, publications, pétitions, discussions publiques. »

On saisit la différence. En vertu du premier texte, la Ligue pouvait intervenir directement dans les élections. De par le second — c'est-à-dire par les mots « Les seuls moyens sont etc. » la Ligue ne peut exercer d'action électorale.

Le membre de la Ligue qui nous communique ces renseignements nous demande ce que signifie ce changement.

Nous l'ignorons, mais le plus simple serait à la prochaine séance de la Ligue, d'interpellier le comité afin de savoir s'il y a là une fraude ou — comme nous nous plaignons à le croire — un simple malentendu.

HISTOIRES DE FEMMES

L'impressionniste.

Amélie Durasoir est une jeune fille mélancolique, dix-sept ans, rondelette, blanche et rose en dépit de ses idées noires.

Elle fait le désespoir de son père et de sa mère, honnêtes bourgeois enrichis à vendre des confitures d'abricots fabriqués avec des écorces de melon.

Le papa Durasoir surtout ne s'explique pas comment M^{me} Durasoir a pu mettre au monde un enfant aussi mélancolique... C'est à croire !

— Ernest, laissez-moi tranquille avec vos suppositions bêtes !

— Enfin, je me porte très bien... je suis gai. J'aime la plaisanterie, vous ne détestez pas la gaudriole ; d'où vient que notre enfant ne se plaît qu'aux côtés tristes de l'existence. Va-t-elle au théâtre, elle ne veut voir que des drames. Lit-elle des romans, elle ne se plaît qu'aux histoires sombres, pleines de suicides, d'assassinats, avec dix-sept pendus à la clef. Tenez, dernièrement pour la distraire, je l'emmenai à la foire aux pains d'épices ; elle n'a voulu voir que le décapité parlant. Enfin, faites-moi le plaisir de me dire comment vous vous y prenez pour marier cette enfant-là... C'est d'autant plus désagréable que j'ai sous la main un gendre parfait.

— Qui ?

— Cabillau.

— Benoist ?

— Lui-même... Vous me direz qu'il n'est pas beau... qu'il est bête... Mais qu'est-ce que cela fait !... L'important... c'est qu'il

épouse Amélie... En voudra-t-elle ?

La maman fait une moue problématique à laquelle le papa répond :

— Tâchez d'arranger l'affaire... Cabillau est plein d'ardeur.

* * *

En effet, la chose n'est pas facile... Aux premiers mots de mariage, Amélie a froncé ses beaux sourcils... a plissé son joli front et s'est écriée :

— Me marier... moi !... pourquoi faire ?

— Mais parce que, répond la maman, c'est une nécessité de la vie... Arrivée à ton âge, une jeune fille doit se marier.

— Avec qui ?...

— Avec un garçon charmant... jeune, vif.

Amélie se renverse sur le dos de son fauteuil et murmure :

— Maman... dites-moi tout de suite ce qu'est un folâtre.

M^{me} Durasoir sent qu'elle fait fausse route.

— Un folâtre ?... lui !... ah ! le pauvre garçon, je n'ai jamais vu un être plus triste... plus sombre... Du reste, tu le connais... nous l'avons rencontré il y a un mois au cimetière... il avait un chien noir... auquel on a écrasé la patte !... Tu t'es même écriée : « Ah ! la pauvre bête !... »

Amélie, cherchant dans ses souvenirs :

— Je me souviens du chien, mais je ne me souviens pas du maître.

— Ton père croit que ce sera un excellent mari. Sa fortune est honnête... il t'aime, et sais-tu pourquoi il t'aime ? parce que tu ne ris jamais. Question de sympathie.

— Il est donc sérieux ?

— Il est lugubre. Chez lui, tout est fermé... rideaux et persiennes... il est servi par un domestique nègre... il pousse le sérieux à ce point qu'ayant dernièrement acheté une statue de la Vénus de Milo il l'a fait teindre en noir. Moi, je ne voudrais pas de lui pour un boulet de canon... ton père dit que c'est tout à fait ton affaire.

— Eh bien alors, maman, présentez-le moi. Peut-être nous comprendrons-nous.

* * *

Voilà pourquoi Benoist Cabillau fut admis à faire sa cour à Amélie Durasoir.

C'était un garçon laid mais jovial, aimant à rire, aimant à boire, prenant la vie du bon côté, n'ayant nul souci et comprenant le mariage comme Panurge. Un peu bêta, ainsi que tous ceux qui rient facilement. Il était tombé amoureux d'Amélie — on ne sait pas pourquoi, peut-être par contraste — il lui plaisait sans doute de faire rire cette fille qui ne riait jamais.

La mère l'avait fort dressé à cet abordage.

— La place est difficile à prendre... Mais une fois prise quelle victoire ! Tout d'abord, mon cher Benoist, si vous attaquez de front... bonassement... vous êtes perdu. Otez ces vêtements de couleur claire... cachez votre gaité... et montrez-vous pareil au page de Malborough... tout de noir habillé... —

— Quand vous serez à ses côtés, pensez à la mort de Louis XVI... A ses soupis répondez par des gémissements... et, quoi qu'il arrive, gardez-vous de vous intéresser à quoi que ce soit.

— Et vous croyez qu'elle m'aimera ?

— Parfaitement. Car ma fille est, avant tout, une impressionniste. Savez-vous ce que c'est qu'une impressionniste ?

— Non.

— En peinture, cela signifie quelqu'un qui subit — *primo cartello* — le choc de la nature. S'il voit vert, il fait vert. S'il voit jaune, il fait jaune. Amélie est une impressionniste qui voit « noir ». Elle a exposé un tableau (car elle peint comme trois anges) tout à fait extraordinaire : *Une Idylle chez Maquart*, un chef-d'œuvre, dit-on. Il y a un premier plan un cheval écorché que j'ai longtemps pris pour un canard qui a la colique, mais qui est tout ce que l'on peut rêver de plus joli, dit-on. C'est vous dire que de votre première entrevue dépendra votre bonheur.

* * *

Aussi, dès qu'il lui fut permis de déclarer sa flamme, Benoist arriva-t-il tout de noir vêtu avec un crêpe à son chapeau.

— Vous êtes en deuil ? demanda Amélie d'une voix plaintive.

— Non, dit-il. C'est par goût... Si cela vous déplaît, je l'ôterai.

— Non, gardez-le... cela fait penser à la mort !... Y pensez-vous quelquefois ?

— Je ne fais que ça... il y a trois jours je me promenais dans le cimetière... Aimez-vous les cimetières ?

— J'en raffole.

— Moi aussi...

— Et les églises ?

— Les jours d'enterrement !... N'est-ce pas que c'est beau !... l'orgue qui gémit, l'encens qui monte... les flammes vertes qui brûlent... Puis avisant le piano : Vous chantez ?

— Jamais.

— Moi quelquefois... Voulez-vous me permettre ?

— Si vous voulez, dit Amélie en fronçant les sourcils, mais les plus de son joli front se détendirent et l'ombre d'un sourire estompa ses lèvres... Benoist venait d'entendre un *De profundis* avec trois dièzes à la clef.

Huit jours après les bans étaient publiés et Benoist épousait Amélie !

* * *

Ce soir-là, la maman ne quitta pas son gendre, le stylant, le conseillant...

— Benoist, jouez serré... ne vous laissez pas aller à une joie intempestive... ne criez pas trop tôt victoire !... mettez-y des formes... étudiez la place... vous le voyez... Amélie est avant tout une impressionniste... tout dépend de la façon dont vous l'aborderez... Si la première fois vous vous y prenez mal... vous êtes ratissés pour bien longtemps... peut-être pour toujours !

— Soyez tranquille, belle-maman... Ça ira comme sur des roulettes. Seulement, vous comprenez : Il y a trois mois que je joue les traîtres de mélodrame... il est temps d'attaquer les amoureux.

— Oui, mais pas trop vite... peu à peu... petit à petit l'oiseau fait son nid... amenez-la doucement à aimer la nature... telle que vous pouvez la lui montrer... parlez à son cœur... ouvrez-lui des horizons couleur de rose... Vous avez le temps puisque vous êtes mariés.

* * *

Ce n'est pas l'avis de Benoist, qui a repris toute sa gaité... qui trouve Amélie charmante... et pense qu'on ne peut trop se hâter vers le bonheur.

* * *

Et il est bien pardonnable de penser ainsi, car sous ses voiles de mariée Amélie est tout-à-fait séduisante. Sa taille élégante, flexible comme le roseau, fait ressortir son corsage opulent... plein de promesses ; son cou d'un dessin exquis supporte une tête mignonne, d'un ovale arrondi ; ses yeux larges et profonds jettent des flammes sous ses sourcils noirs qui se confondent avec ses cheveux couvrant tout le front d'un relief épais, et la pâleur dorée de ses joues, ses narines palpitantes, sa bouche aux lèvres sensuelles, jusqu'à son regard sombre, tout rappelle le modèle souverain de la Velleda.

* * *

Aussi, disons-le, quand à minuit trente-cinq Benoist, en caleçon orange, pénétra dans la chambre nuptiale et qu'il trouva Amélie enfouie dans les dentelles de l'oreiller, il eut le tort, l'immense tort d'oublier les leçons de sa belle-mère... Ce fut d'une main hardie, fiévreuse qu'il souleva les draps de l'autel, avec le sourire d'un satyre.

Amélie poussa un cri d'horreur, et, se dressant sur son séant, pâle, terrifiée, le regard et le geste tragiques :

— Sortez ! dit-elle.

Benoist, qui avait un genou sur le bord du temple, l'autre jambe en l'air, essaya de plaisanter.

— Pardon, ma petite femme... mais c'est mon droit... mais c'est mon droit... et quand tu me dis de sortir... nous sommes bien loin de compte.

Mais elle le repoussa si rudement qu'il alla donner du nez contre la muraille.

— Ah ! que c'est bête !... s'écria-t-il. Je saigne à présent. Na, te voilà bien avancée. Fais-moi une petite place, dis... veux-tu ?

— Jamais !... Ah ! je vois bien que vous m'avez trompée... Allez-vous-en, vous êtes horrible !...

Au bout d'un quart d'heure de supplications inutiles, Benoist, furieux, désespéré, court réveiller belle-maman ! Il n'a plus d'espoir qu'en elle.

* * *

Disons, pour comprendre la fin de cette histoire, que la noce avait eu lieu à Meudon, dans la propriété de Durasoir, et que le beau-père avait cédé aux nouveaux mariés un charmant pavillon bâti au fond du jardin ; que ce jardin n'avait pour clôture de ce côté-là qu'un faible treillage et que ce treillage touchait à la boutique d'un charcutier, lequel cette nuit même tuait justement « un cochon », qui avait obtenu un grand prix au concours international.

Soit que l'animal eût rêvé une fin digne de ces décorations, soit toute autre cause, le descendant de saint Antoine se sauve, franchit la clôture, trouve une porte ouverte, se précipite dans la chambre à coucher, se fourre sous les couvertures nuptiales et s'y bottit en poussant de petits grognements qui sont « peut-être de joie. »

Le charcutier, qui s'est élané à sa poursuite, entre, un couteau à la main, retrouve son cochon, l'enlève et le reconduit à l'abattoir malgré ses protestations énergiques.

Amélie s'évanouit en jetant des cris épouvantables.

* * *

Ces cris, la mère, traînée par Benoist, les entend...

— Miséricorde !... Qu'avez-vous fait à ma fille ?

— Mais rien, belle-maman... parole d'honneur !

— Voyez... les draps sont maculés... Amélie est immobile... Malheureux... vous l'avez assassinée !...

Le petit jour paraît. Amélie revient à elle... Tout s'explique... Mais cette nuit terrible restera à jamais gravée dans la mémoire de notre tendre impressionniste... à ce point que, trois mois après, Benoist s'écriait auprès de belle-maman :

— Enfin, belle-maman, cette histoire de cochon ne peut pas lui sortir de la tête ! Chaque fois que je veux remplir mon devoir, elle me repousse fiévreusement.

— Pourquoi, ma fille ? demanda M^{me} Durasoir.

— Maman, ce n'est pas de ma faute, répond Amélie en gémissant, c'est plus fort que moi... Chaque fois qu'il veut m'embrasser... je crois que c'est l'autre !

* * *

PEDRO GARCIA.

Ça et là.

Nous trouvons dans le *Journal de Bruxelles* — qui n'est pas précisément un journal socialiste — quelques renseignements sur la grève des houilleurs du Hainaut.

L'organede M. Beernaert dit que les houilleurs ne réclament pas d'augmentation de salaires et qu'ils se contentent des 2 fr. 25 qu'ils reçoivent actuellement par jour.

Seulement, ils demandent que la journée de travail au fond de la bure, qui est actuellement fixée à quinze heures soit réduite à treize heures.

Il faut, vraiment, que ces houilleurs soient des ivrognes et des paresseux pour trouver excessive une journée de travail de quinze heures, alors que l'on voit, dans les administrations publiques, de pauvres chefs de bureau qui sont forcés de rester chaque jour quatre ou cinq heures à leur pupitre — à se nettoyer les ongles ou à lire les journaux — pour gagner quelques misérables milliers de francs par mois !

Tous fainéants, ces grévistes !

* * *

Un lecteur nous demande pourquoi l'on permet, chaque dimanche, les manifestations catholiques connues sous le nom de processions, alors qu'on a défendu sévèrement aux ouvriers de faire une manifestation. Le même lecteur nous fait en même temps remarquer que la manifestation ouvrière aurait été beaucoup moins encombrante que les processions, lesquelles interrompent la circulation pendant plusieurs heures.

Puisque notre lecteur veut bien nous demander ce que signifie cette différence de procédés des autorités — libérales, ne l'oublions pas — vis-à-vis des prêtres et vis-à-vis des ouvriers, nous ne lui célerons pas ce que nous pensons.

Nous pensons que tout cela prouve deux choses :

1° Que M. Buis est un bourgmestre réellement libéral ;

2° Que la Constitution a bien raison de dire que tous les Belges sont égaux — parce que si la Constitution n'avait pas eu soin de le dire, personne ne s'en serait jamais douté.

Villégiature. --- Hôtel de l'Ourthe à Durbuy.

Belle situation au bord de la rivière. Promenades pittoresques. Pension, 3 fr. 50 par jour.

Monsieur PAPY, hôtelier, place du Théâtre, à Liège, à l'honneur d'informar sa nombreuse clientèle qu'à partir du 1^{er} juillet son établissement sera transféré rue Haute-Sauvinière, 2, et prendra le nom d'**Hôtel des Deux Fontaines**. On y trouvera tout le confortable désirable. Restaurant à prix fixe et à la carte. Table d'hôte à 1 heure. Téléphone, sonnerie électrique. Chambres pour voyageurs et familles.

SPECIALITE :
MALADIES DE LA PEAU
et Maladies syphilitiques
Docteur DU VIVIER
Liège, 12, rue d'Archis, 12, Liège
CONSULTATIONS de MIDI à 2 Heures

Crèmerie de la Sauvinière
BOULEVARD DE LA SAUVINIÈRE
et place St-Jean, 26.
Etablissement de premier ordre situé au Centre de la Ville, près le Théâtre Royal.

Tous les soirs, à 8 heures,
Concert de Symphonie
Direction V. DALOZE.

Eclairage à la lumière électrique.
Grands Salons
Pour Sociétés, Noces et Banquets.

JEUX D'ENFANTS.
GRAND DÉBIT DE LAIT
Saison extra — Bock Grüber

Liqueurs et limonades de 1^{er} choix.

Maison Joseph Thirion, mécanicien
Délégué de la Ville à l'Exposition de Paris
3, Place Saint-Denis, 3, à Liège.

Machines à coudre de tous systèmes. Véritables FRISTER ET ROSMAN, garantie 5 ans. Apprentissage gratuit. Atelier de réparations pièces de rechange. Fil, soie, aiguilles, huile et accessoires.

Lecteurs ! si vous voulez acheter un parapluie dans de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant, solide et bon marché, c'est à la **Grande Maison de Parapluies**, 48, rue Léopold, qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe aussi du recouvrement et de la réparation. La plus grande complaisance est recommandée aux employés mêmes à l'égard des personnes qui ne désirent que se renseigner.

Si le goudron, sous toutes ses formes, si les pâtes et sirops de toute espèce ne vous ont pas guéri de votre rhume, catarrhe, bronchite ou difficultés de la respiration, les **pilules de Dr Maurice**, de Paris, non-seulement vous soulageront, mais vous guériront en peu de temps. On les trouve à la pharmacie de la Croix-Rouge, de L. Burgers, Pont-d'Ile, 16, qui les expédie partout franco contre 15 timbres de 10 centimes.

Liège. — Imp. Émile Pierre et frère.

1875

CROQUIS D'ÉTÉ



Premier - Soleil -

